

Elisabeth Chancel

Le jour où elle  
a disparu

*Court Roman*

Cet ebook a été publié sur  
AmazonKindle.com

© Elisabeth Chancel, 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation  
et de traduction, intégrale ou partielle  
réservés pour tous pays.  
L'auteur est seul propriétaire des droits et  
responsable du contenu de cet ebook.

*“Le dramaturge est ce monsieur  
qui, lorsqu'on applaudit les  
comédiens, croit qu'on  
l'applaudit.” Robert Sabatier*

# 1. Intruse

---

*Une indicible terreur s'est emparée du lotissement habituellement si paisible. « Au secours papa ! » Les accents désespérés de la voix enfantine déchirent la nuit. « Papa, viens me chercher ! » Sans détacher son regard de celui de la fillette qui l'appelle de la fenêtre du deuxième étage, l'homme court. Il sillonne la foule des badauds il bouscule les soldats du feu qui déploie un matelas, il enjambe le portillon et se jette à corps perdu dans l'incendie. Des flammes mugissantes s'élèvent autour de lui mais il ne les voit pas. Seule sa fille compte pour lui. Un pompier tente vainement de le suivre tout en faisant tourbillonner sa lance pour dessiner autour de l'inconscient des arabesques d'eau. Suffoquant, le père atteint en trébuchant les premières marches de l'escalier incandescent. Mais, lorsque retentit la soudaine explosion, la maison le recrache*

*impitoyablement tandis que son enfant est avalée à tout jamais. Deux destins viennent d'être scellés pour l'éternité. Il aura suffi d'un report d'entretien de la chaudière, un banal oubli, une simple fuite de gaz, pour que la Vie rappelle à nouveau à quel point elle est fragile.*

*Réunis par une semblable fascination sordide, les spectateurs guettent le malheureux père qui reprend peu à peu ses esprits sur la pelouse et entrouvre les yeux sur l'horreur et le néant. Quelques minutes plus tard, agenouillé devant le corps carbonisé de sa fille, il ne peut qu'hurler toute sa douleur en direction du ciel impassible. « Papa, tu m'avais promis de toujours me protéger... »*



Le visage embué de gouttes de sueur, Jean se réveilla brusquement, le cerveau encore assailli par l'atroce image et les paroles pleines de reproche de sa fille. Il avait bien essayé de survivre pendant les mois qui avaient succédé à l'enterrement de Jade. A

cette époque, il ne restait rien de Jean Doucys qu'une carcasse vide qui refusait encore de craquer devant ses semblables. Puis, la nécessité de s'éloigner s'était imposée et, chaque jour que Dieu faisait, il se félicitait d'avoir obtenu cet emploi de garde forestier, quelques années auparavant... A bientôt quarante ans, la nature ardennaise avait apparemment achevé de panser les plaies de son existence passée et elle lui offrait un refuge rassérénant, loin de l'agitation du monde et de la pitié des hommes. Son épouse, « sa chère Marianne » comme il l'avait longtemps appelée, avait refusé de l'accompagner dans sa retraite et avait profité de ce prétexte pour officialiser leur rupture. En effet, Jean avait pris la funeste habitude de traîner partout le fantôme de Jade, ce qui était une torture quotidienne pour la maman dévastée par la mort de son enfant.

Une fois intégré à la beauté sauvage et calme de ces lieux, Jean s'était juré de ne plus accorder de place au passé dans sa vie. Aussi, sans s'attarder sur ces insupportables souvenirs, il s'extirpa du lit et distribua quelques caresses à son chien. Tous les matins, levé avant le soleil, Jean préparait

son sac à dos et, armé de son inséparable appareil photo, il arpentait inlassablement les sentiers forestiers. Vêtu chaudement, il attrapa quelques croissants et une gourde d'eau fraîche puis donna le signal du départ à son chien impatient qui avait posé ses deux pattes sur la lourde porte en bois. Dynamisé par les énergiques gambades de son fidèle compagnon, Jean débuta sa promenade à grandes enjambées, fendant l'obscurité qui s'amincissait. Bientôt, les premiers rayons du soleil se glissèrent entre les arbres et vinrent chatouiller ses joues froides. Cette partie de la forêt des Ardennes était probablement la plus paisible mais aussi la plus riche en flore et en faune, ce qui attirait les braconniers que surveillait étroitement Jean Doucys. Mis à part ce léger désagrément, le garde forestier avait l'impression de vivre au jardin d'Eden. Il s'était lancé dans l'art de la photographie afin d'immortaliser ces trésors que, tôt ou tard, l'avidité humaine viendrait entacher, voire anéantir. En second temps, Jean vendait ses remarquables photographies sur Internet, espérant ainsi partager des échantillons de bonheur.

Jean ralentit son pas et se laissa envahir par l'enchantement des senteurs et des couleurs qui sollicitaient délicieusement ses sens en éveil. Dans cette forêt du Nord, diverses espèces d'arbres se côtoient dans un foisonnement inextricable de verdure, ondulant autour des grottes, des ruisseaux et des somptueuses clairières. Jean songea aux innombrables écrivains, tel Rimbaud ou Verlaine, venus cueillir l'inspiration au pied de ces majestueux hêtres. Quel riche voyage devaient effectuer les mots qui naissaient sur ces ramures et venaient se coucher sur le papier !

Trêve de rêveries ! Aujourd'hui, à l'orée de la saison des amours, Jean espérait particulièrement recueillir des clichés de couples. Attentif, il guettait les branches, les taillis et les terriers auprès desquels il passait discrètement. Au bout de plusieurs minutes de marche silencieuse, sa patience fut récompensée et il perçut de discrets froissements et des bruits de pas derrière des buissons qui bordaient l'étroit sentier. D'un signe, il imposa l'immobilité à son chien mais, étrangement, celui-ci ne manifesta aucun des signes habituels qui prouvaient à

son maître qu'un animal approchait. Le museau à terre, le fox-terrier était absorbé par une pousse d'herbe qui s'agitait sous le souffle léger de la brise matinale. Pourtant, en dépit du manque de réaction de son compagnon, Jean entendit à nouveau le chuchotement des pas sur la mousse satinée. Il dégaina son appareil photo et se dissimula de son mieux derrière un buisson de genêts. C'est alors qu'il la vit et elle n'avait rien des animaux sauvages dont il était coutumier.

Une fine silhouette se détachait de l'ombre des pins et éveilla des souvenirs imprécis dans le cœur de Jean. A l'instar d'une apparition digne d'un conte fantastique, une petite fille avançait seule, au milieu des jonquilles. Ses habits, des chaussures au manteau, en passant par la robe et les collants, étaient entièrement de couleur rose. Sa chevelure blonde, telle une auréole, dépassait de la capuche ajustée autour de son fin visage pâle. Elle paraissait fatiguée et affaiblie et traînait sur la mousse un regard vide et absent ; comme si l'enfant s'était réfugiée dans un autre monde, inaccessible au reste de l'humanité, comme si de l'enfant, il ne restait que l'enveloppe corporelle. Jean

esquissa doucement quelques pas vers elle en prononçant des paroles rassurantes. « N'aie pas peur petite demoiselle ! Ne t'inquiète pas, Kipou est très gentil. Où se trouvent tes parents ? Tu es seule ? » Sans desserrer les lèvres, la fillette gardait obstinément les yeux fixés au sol. Kipou s'approcha d'elle et l'enfant caressa timidement la tête de l'animal. Elle ne marqua aucune résistance quand Jean lui prit la main pour la conduire vers sa maisonnette.

## 2. Maëlle

---

-Des parents viennent de nous signaler la disparition de leur fille de cinq ans ! On lance le plan épervier et on se bouge !

Le lieutenant Willy Savant et l'adjutant Rémi Dénois obtempérèrent immédiatement. La capitaine Emilie Jamet, qui venait de donner ces ordres, détestait les temps morts et toute son équipe en avait conscience. Sept années s'étaient écoulées depuis sa nomination au sein de la petite gendarmerie de Rocroi. A bientôt trente-huit ans, Emilie rayonnait d'énergie et elle n'avait jamais laissé la peur de vieillir gêner les moments présents. L'année dernière, elle avait eu le bonheur de rencontrer ce qui est communément appelé « l'amour d'une vie ». Elle s'était installée avec le charmant Stéphane Perriet, talentueux paysagiste qui avait monté une entreprise florissante à Rocroi. Au fond d'elle, bien qu'elle refusât de l'avouer devant ses collègues qui s'étaient forgés d'elle l'image d'une femme exclusivement consacrée à son travail, elle